

CETTE SEMAINE

Au son des cornes de brume d'un code violet, je me mets en mode gastro combat. Pendant que le premier bataillon traque le virus et que la troupe de réserve s'occupe des crampes abdominales, en queue de peloton, l'unité de la vadrouille se déploie pour contenir la débâcle fangeuse qui se déverse dans les couloirs, bref, l'armée dépurative plonge en état d'urgence. Je désinfecte du moins souillé au plus souillé, les poignées de portes, les rebords des fenêtres, les cadres de lits, pardon, excusez-moi, il faut me laisser passer là. Les visages fantomatiques m'observent avec un mélange d'effroi et de consternation. Ici, ça poisse ou ça casse. Ici, on n'accomplit pas de miracles et on ne cherche pas Dieu. C'est à lui de nous trouver. Prise de vertige, je cligne des yeux derrière la visière de mon nanomasque, secoue ma jaquette banane et fait mine de m'envoler en battant des coudes.

« Y'en aura pas de bacilles ! »

J'aime bien m'occuper des gens malades. On n'a pas besoin de se connaître ni même de parler. Peu importe qui on a été, d'où on vient ou ce qu'on a fait. On se rejoint dans l'instant présent. Un signe de tête pour remonter l'oreiller, un froncement de sourcils pour fermer le store, un pincement de lèvres pour ramener la couverture, une moue boudeuse et je referme doucement la porte en sortant dans le couloir, où je redeviens invisible, comme une plante à laquelle on s'habitue. Les habitudes apportent la stabilité. Je suis un pas vers la guérison. Du bloc opératoire à la salle d'attente en passant par les bureaux, les chambres et les toilettes, je pousse le long des couloirs mon chariot-bio armé de détergents et de désinfectants fongicides et antimicrobiens à la recherche des guérilleros enfouis dans les tunnels. Les yeux fermés, je peux reconnaître les couleurs qui se mélangent aux odeurs de l'intérieur. La sueur bleue de la haine, l'éther vert de la peur, l'âtre noir du désespoir, le suri rougeâtre de l'amertume, le gris moisi de l'asthénie. Derrière ma mine de porte fermée, je me blinde contre les pensées de ceux qui s'insurgent « Qu'est-ce que j'ai fait ? », ceux qui réalisent « Est-ce vraiment mon tour ? », ceux qui accusent « Êtes-vous absolument certains ? », ceux qui accueillent la mort avant de la voir et ceux qui nous ont déjà quittés sans s'en apercevoir. D'un côté, monsieur Caron qui nous dit de faire nos devoirs, de l'autre, madame Welsch qui nous supplie de venir la voir une *tite menute*. Tous

ces gens qui ne comprennent pas que leur vie s'est écoulée comme une hémorragie interne qui emporte ce qu'ils ont été, que dans leur dernier souffle tout s'effacera en une seconde. On veut croire que le Big Bang prouve l'intention du Dieu qui a insufflé une âme incorruptible à sa créature, mais il n'y a aucun lien de cause à effet entre la création de l'Univers et l'apparition du singe qui s'interroge. Je me demande pourquoi notre destinée de bêtes tourmentées mène inexorablement au fond d'une fosse, s'il faut trouver dans notre insignifiance l'essence même de nos existences, découvrir dans nos têtes, nos corps et nos cœurs à durée limitée que ce qui ne sert à rien finit par servir à quelque chose sur l'échelle d'une éternité, assimiler que nos vies et nos morts sont des trous noirs que l'on devine par leurs effets secondaires, une photo surannée dans un cadre jauni, un manteau pendu à la patère, une place vide dans le lit.

Je longe les murs de l'hôpital, toujours un peu hors du champ de vision, la tête baissée sans attirer l'attention. Enfermée dans mon *low profile* volontaire, je vais, je viens sans trop déranger, accomplissant ce à quoi je suis destinée, emmurant dans mon effacement transparent le secret de ma raison d'être. Certains doivent penser que ma petite vie ne vaut rien. Ils ont peut-être raison. Mais ce rien, j'y tiens.

Je racle, récure, lave, sèche. Je change de gants, de vadrouille et d'uniforme et rebelote. Je décrève les abcès, dégrasse les pustules, décrotte les souillures en élaborant des embuscades hygiéniques. Il faut affronter le mal sous toutes ses formes, opiniâtre, gluante, verdâtre, déferlante, l'acculer au pied du seau hygiénique pour l'annihiler dans l'acide peracétique. Héroïne méconnue, je suis la pierre angulaire de l'activisme sanitaire. Heureusement, j'ai cette capacité de me déconnecter de mon corps : ce ne sont pas mes mains qui essuient les visages maculés de morve ni mes pieds qui poussent le seau au remugle de déjections. Les mouvements demeurent efficaces, mais l'esprit s'évade avec l'Indien d'Hemingway qui *dans le petit jour de l'aube se sentait tout à fait sûr de ne jamais mourir*, accompagne les survivants sur la route de McCarthy où *dans les vals profonds toutes les choses étaient plus anciennes que l'homme* ou se balance d'un pied sur *one for the money* et de l'autre sur *samedi soir à Saint-Dilon*.

Ma Prédilection Contemplative Compulsive.

L'hôpital retrouve son calme après un service de nuit agité. Je me laisse dériver au

cours paresseux de la routine monotone, prévisible, rassurante. Ma *run* de lait, comme on dit. La tête baissée, je passe le balai sous le lit de ce vieux monsieur qui s'est retiré du monde réel. Des fois, il est complètement là lorsque je me tiens devant lui. Je vois presque un sourire dans ses yeux. J'ai l'impression qu'on pourrait discuter de l'endroit d'où il vient (*par chez nous, y fait frette pis j'vous dis que l'soleil, yé p'tit*) ou de sa petite-fille qui passe les mardis matin (*es-tu belle avec ses yeux d'ciel*). Mais il m'oublie dès que je quitte la chambre. Je laisse la porte entrouverte. On ne sait jamais. Peut-être que j'effleure son esprit lorsqu'il trouve les biscuits au chocolat sur sa table de chevet. Moi aussi, j'oublie inconsciemment ces choses qui nous rappellent que nous ne sommes pas qu'un paquet de viande avec un cerveau. Simple réflexe de survie. Faut éviter de s'attacher. Personne n'est d'ici. Personne n'y reste. On y meurt souvent comme on rate une marche. On y survit sans laisser de trace. Je m'imprègne des bruits de l'obscurité, respirations fêlées et toussotements souffreteux accompagnés de machines ronchonneses et de bips radars, et je me faufile entre les allées tombales des enterrés vivants dans leurs propres corps. Je marche sur la pointe des pieds en laissant le chariot dans le couloir pour ne pas les réveiller. Même endormis, ils sont aux aguets. La vibration de mes pas, mes fredonnements, l'odeur d'eau de Javel, le courant d'air quand j'entrebâille la porte. Ils tâtent l'espace avec leurs sens léthargiques, saisissent les mouvements, la température, les tensions et les relâchements. Ils flottent dans l'océan, prisonniers d'un corps en perdition qui prend l'eau.

Esseulée dans une zone obscure de l'hôpital, la chambre où on emmène ceux qui vont mourir accueille les regards vitreux clignant entre l'espoir et la détresse. Ici règne la tranquillité haute-fidélité de la réalité. Le sentiment de calme est trompeur. Tout ne tient que par un fil. Le respirateur artificiel siffle régulièrement au rythme des bips des moniteurs. Une poche de liquide de perfusion est suspendue à un pied métallique. Le sérum tombe goutte à goutte et serpente jusqu'à l'avant-bras. J'observe le patient immobile, porté par la vague chimique d'un anxiolytique. Sa poitrine se soulève et retombe en produisant un chuintement de tuyau bouché. On dirait un zombie qui erre au seuil de l'outre-monde. Il faut dire qu'on s'amuse ferme avec lui, coupe, recoud, découpe, raboute, comme une poupée de caoutchouc qu'on étire pour compter les nœuds, un colis en transit infini. L'éclairage tamisé souligne ses traits fatigués. Il est moins vieux qu'il en a l'air. On a tous

des moments à encéphalogramme plat où on tente de se ressaisir. Ici on meurt souvent et même plus d'une fois. On fait des pactes, on échange des vies contre des âmes, on lance des cailloux à la lune en menaçant l'Éternel, puis on se tourne de l'autre côté en espérant que le mal change de place quelques instants, s'il vous plaît quelqu'un, je vous en supplie. Je déplace le ventilateur du couloir pour qu'il puisse sentir un peu de fraîcheur. Je suis douée pour aider, faire ces petites choses dont personne ne s'aperçoit, remonter un drap ou un oreiller qui s'est déplacé, essuyer de la salive sur le menton ou humecter des lèvres sèches, poser une main sur l'épaule du patient endormi, essayer de le rejoindre là où il s'est perdu à l'intérieur de sa tête en lui chuchotant à l'oreille des paroles de réconfort qui confirment qu'il est toujours vivant et qu'on ne l'a pas oublié :

« Quand on regarde les étoiles, on se dit que l'univers est immensément grand. Mais te laisse pas distraire par ces petites lumières brillantes et ce noir impressionnant. Parce qu'à ce moment précis, ta vie a plus d'importance que tous les soleils et toutes les galaxies. »

À la levée du jour, légèrement groggy, je lève le store pendant que l'infirmier aux cheveux blonds vérifie la saturation d'oxygène et accroche une nouvelle poche sur le pied à perfusion. La fenêtre lumineuse dessine un carré sur le sol, anime la chambre. La chaleur du soleil tisse un lien ténu entre l'univers et l'enveloppe corporelle. Sous les draps, la forme humaine s'agite. Je rafraîchis son visage de bois avec un linge mouillé, touche son front en douceur, une caresse amie, un échange furtif d'un peu de réconfort contre beaucoup de souffrance. En s'approchant, il semble qu'on voie un ventre se soulever. Les milliards de neurones reliés par des milliards de synapses s'y consacrent à temps plein. Allez respire ! On compte jusqu'à trois. Expire ! Le temps n'existe pas pour le patient inconscient. Il rêve ou croit rêver, s'évanouit et revient à lui en vagues successives d'égarements et de retours au bercail. Ses angoisses suintent du coffre-fort mental où il a péniblement tenté de les enfouir. Il les suit jusqu'aux recoins de son esprit, où elles s'embourbent dans un enchevêtrement d'incertitudes. À force de côtoyer la mort, j'ai appris à repérer les détails discrets qu'elle sème sur son chemin. L'homme séché prend une grande inspiration qui flotte jusqu'à l'instant lucide où les voiles de brumes se lèvent, révélant la lueur vacillante aux confins du moi mourant. Il demeure suspendu dans cette phase de la respiration. Ses

yeux sont entrouverts, ses pupilles se dilatent, les muscles de son visage se détendent. Les os frémissent. Le silence tisse des toiles d'araignées autour du lit. La peau devient pâle, cireuse, le corps se refroidit. La mort passe sans expiration. Je la sens collée partout. J'ai beau gratter chaque carreau de vitre, frotter chaque tuile de plancher, savonner les comptoirs, brosser les cuvettes, aucun nettoyant ne parvient à déloger cette crasse... En rangeant les draps propres en piles bien cordées dans le placard, il me semble percevoir un gémissement semblable à celui d'un enfant qui souffre en silence pour ne pas déranger. La forme émaciée bouge à peine, mais un souffle de vie plane encore au-dessus des couvertures. Derrière le masque de protection flegmatique, je ne peux m'empêcher d'étaler un grand sourire sur mon visage comme un œuf que l'on vient de casser dans la poêle. Contre toute attente, le locataire de la chambre mortuaire vient de ressusciter pour la troisième fois cette semaine.